

Christine Jensen : au-delà des influences

Stanley Péan

Numéro 70, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86924ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Péan, S. (2017). Compte rendu de [Christine Jensen : au-delà des influences]. *L'Inconvénient*, (70), 74–76.

CHRISTINE JENSEN AU-DELÀ DES INFLUENCES

Stanley Péan

En juin dernier, un collectif de plus d'une centaine de femmes œuvrant dans le milieu musical défrayait la manchette en dénonçant à l'unisson le sexisme auquel celles-ci font face dans l'industrie de la musique. « Entre chanteuses, musiciennes, auteures-compositrices-interprètes, techniciennes et autres intervenantes féminines du milieu, nous nous entendons toutes pour dire que le sexisme existe bel et bien dans l'industrie de la musique, que la plupart d'entre nous l'avons vécu, à un moment ou à un autre : ne serait-ce que par les préjugés véhiculés quant à nos connaissances de la technique ou de l'équipement, par la remise en doute de notre talent, de notre expérience ou de notre pertinence », pouvait-on lire dans la lettre publiée par ce collectif réunissant entre autres signataires Ariane Moffatt, Catherine Durand, Klô Pelgag, Safia Nolin et bien d'autres figures de proue féminines de la musique d'ici.

Dans la foulée de la controverse autour d'injustices flagrantes, le hasard a voulu que le Festival international de jazz de Montréal attribue à Christine Jensen son prestigieux prix Oscar-Peterson, décerné annuellement depuis 1989 à des artistes du cru pour leur « contribution exceptionnelle au jazz canadien » et pour « la qualité de leur art », ainsi que le stipule le communiqué de l'Équipe Spectra,

maîtresse d'œuvre de nombreux festivals musicaux montréalais. Certes, l'attribution de cette distinction fort convoitée à la saxophoniste, compositrice et chef d'orchestre ne saurait étouffer les récriminations et revendications légitimes de ses consœurs, d'autant plus que l'on pourrait malicieusement souligner que les lauréates (Diana Krall, Susie Arioli, Karen Young et maintenant Christine Jensen) sont nettement moins nombreuses que les lauréats. Cela dit, il serait malvenu de cracher dans la soupe alors qu'une des gloires du jazz canadien voit son talent reconnu à sa juste valeur.

À celle que Mark Miller du *Globe and Mail* désigne comme « l'une des compositrices canadiennes les plus captivantes de sa génération », on doit notamment une poignée d'albums de fort bonne tenue, à commencer par *Collage* (Effendi, 2001), *A Shorter Distance* (Effendi, 2002), *Look Left* (Effendi, 2006) et, avec sa sœur Ingrid à la trompette au sein du groupe Nordic Connect, *Flurry* (ArtistShare, 2007). À la tête de son remarquable Jazz Orchestra réunissant dix-huit musiciens triés sur le volet, Christine Jensen a remporté coup sur coup deux trophées Juno dans la catégorie « Album de jazz contemporain de l'année » : en 2014, avec *Treelines* (Justin Time, 2013), et l'année suivante avec *Habitat* (Justin Time, 2014).

Qui plus est, le choix de la

récipiendaire du prix Oscar-Peterson coïncide avec la parution rapprochée de deux nouveaux opus : *Infinitude* (Whirlwind, 2016), gravé en compagnie d'Ingrid et du guitariste new-yorkais Ben Monder ; et l'ambitieux *Under the Influence Suite* (Justin Time, 2017), enregistré avec l'Orchestre national de jazz de Montréal, dont Jensen est l'une des chefs en résidence. Sans compter la création, un peu plus tôt cette saison, de sa plus récente composition pour grand orchestre, *Cascadian Fragments*, par le Seattle Women's Jazz Orchestra sous la direction de la Vancouveroise Jill Townsend, le 6 mai dernier au Shorewood Performing Arts Center de Seattle.

•

Née à Sechelt en Colombie-Britannique, Christine Jensen avait environ cinq ans quand ses parents se sont installés à Cedar, sur l'île de Vancouver, juste au sud de Nanaimo. Comme sa sœur aînée, Christine reconnaît l'influence profonde que sa mère, professeure de piano et détentrice d'une impressionnante discothèque, a eue sur sa démarche. Mais on peut voir aussi ces deux extraordinaires artistes britanno-colombiennes d'ascendance danoise comme des fruits tout à fait typiques de l'environnement fertile en talents musicaux dans lequel elles ont grandi. « Il y avait un bon petit



programme de musique à partir de quand j'étais en première année dans le district scolaire de Nanaimo, et c'est ce qui m'a donné une excellente base en musique », raconte Jensen en entrevue à Jim Dupuis du site *!earsbot* en août 2007¹. On le sait, Nanaimo a offert à la scène musicale canadienne quelques-unes de ses figures de proue, parmi lesquelles le saxophoniste et pianiste Phil Dwyer, le bluesman David Gogo, sans oublier la pianiste et chanteuse Diana Krall, superstar internationale de la variété jazzy.

Bien qu'elle ait envisagé au début de devenir pianiste comme ses idoles de jeunesse, Oscar Peterson et Bill Evans, Christine Jensen opte pour le saxophone à douze ans et, dès l'adolescence, se sent appelée par une autre vocation que celle de simple interprète. « Je ne voulais pas devenir seulement une excellente saxophoniste sur le plan de la technique et jouer la musique d'autres personnes. J'ai vite décidé de mélanger les voix et, à force d'efforts, d'essayer de trouver ma propre voix et, pour moi, cela venait avec la composition². » Après des études en jazz au Malaspina College (rebaptisé Malaspina University), Jensen arrive à Montréal en 1990 pour étudier en interprétation jazz à l'Université McGill. Plusieurs raisons motivaient ce choix, les principales étant le laboratoire de création unique que lui semblait offrir la métropole québécoise, les apports culturels européens et américains qui caractérisent la ville, et le coût de la vie relativement peu élevé, surtout en comparaison de la Colombie-Britannique. Et puis, d'ajouter Jensen lors d'une récente entrevue accordée au

McGill Reporter, « dans ma jeunesse, j'ai beaucoup entendu parler de Montréal grâce à Oscar Peterson et Oliver Jones. Je me disais : "Wow, cette ville bouge !" Encore aujourd'hui, on peut sortir n'importe quel soir de la semaine et voir des musiciens de grand talent. Montréal est véritablement un terreau propice à l'évolution de la musique indépendante, que ce soit en jazz ou dans un autre genre musical³. »

Alors qu'elle prend progressivement racine à Montréal, ses compositions connaissent un rayonnement international, grâce entre autres à sa sœur Ingrid, installée à New York depuis belle lurette. En 1996, Ingrid Jensen remporte un prix Juno pour son disque *Vernal Fields* (Enja, 1995), sur lequel figurent trois œuvres de sa cadette, dont la plage éponyme. La reconnaissance du talent de la compositrice sur le plan national ne se fera heureusement pas attendre. Aux dires de la principale intéressée, « en tant que compositrice, j'ai fait des progrès constants au fil des ans, ce qui est peut-être différent pour d'autres musiciens de ma génération qui normalement ont commencé en explosant comme interprètes au départ. Je suis chanceuse parce que la composition m'a permis de grandir graduellement, tandis que l'improvisation implique qu'on capte le moment. La beauté d'être un artiste de jazz contemporain est qu'on peut combiner ces deux éléments. »

Après dix années de vie au Québec, Christine Jensen a fait paraître, en deux ans, deux premiers disques à titre de leader, qui ont été favorablement accueillis par la critique, très sensible aux dons de la compositrice. « Cette riche écriture exige et obtient le meilleur de la part des musiciens réunis par Jensen sur ce premier album », écrit Steve Armour d'*All About Jazz*. « [Jensen] fait de *Collage* une réussite en réécrivant les formes anciennes, en saturant certains espaces et en ouvrant certains autres⁴. » À propos d'*A Shorter Distance*, son collègue Jerry D'Souza renchérit en ces termes : « La maturité de Christine Jensen est manifeste sur cet album. Non seulement elle fait preuve de grandes compétences en tant que compositrice, mais ses arrangements complètent ses morceaux avec un corps pulsant et

traduisent son souci de la couleur et des textures superposées. Elle nous offre ici des compositions pour quintette, sextette et septette, à chacune desquelles elle donne un caractère précis et une plénitude⁵. »

L'album suivant, *Look Left*, est le fruit d'une résidence de six mois à la Cité internationale des arts de Paris, dans un studio avec vue sur la Seine (« *Tough gig!* » d'ironiser la jazzwoman, consciente de sa chance). « L'écriture de Jensen est infiniment lyrique », d'opiner John Kelman dans *All About Jazz*. « Ses thèmes forts constituent de parfaits tremplins pour les improvisations individuelles qui démontrent à quel point la mécanique de ce quintette est bien huilée. [...] L'approche harmonique et rythmique de Jensen est à la fois résolument contemporaine et tout à fait enracinée dans l'esthétique traditionnelle du jazz⁶. »

•

Comme Rome qui ne s'est pas construite en un jour, le fameux grand orchestre de Christine Jensen a nécessité du temps pour sa mise sur pied. « J'ai travaillé sur le projet de présenter ma musique en grande formation conforme à l'instrumentation traditionnelle d'un big band pendant une dizaine d'années », a confié la saxophoniste à Rick Gibbs du site *Island Jazz*, consacré au jazz vancouverois⁷. « J'ai commencé à écrire dans cette optique vers la fin de mes études, au début des années 90, mais je n'ai entrepris de monter mon propre groupe qu'en 1999. À partir de là, j'ai tâté le terrain en enregistrant des maquettes et en préparant des concerts afin de me pousser à composer pour une formation de cette taille. J'ai également invité Ingrid à jouer avec le groupe, que j'ai appelé "big band". Nous avons ainsi joué à plusieurs reprises au Festival de jazz de Montréal dès 2002 et lors de concerts autoproduits entre deux festivals. En 2006, j'ai eu ma première grande occasion d'exploiter le plein potentiel de l'orchestre, comme je travaillais avec une section rythmique montréalaise régulière. »

L'ajout du New-Yorkais Donny McCaslin au saxophone ténor a permis



à l'ensemble de prendre son envol et a incité la chef d'orchestre à mener, d'une part, sa carrière d'interprète à la tête de petits combos, tout en dirigeant, d'autre part, son imposant Christine Jensen Jazz Orchestra, conçu dès le début dans la lignée des grands orchestres progressistes, comme celui de Maria Schneider, davantage que comme un big band swing traditionnel. Cette première aventure de la formation a valu à la compositrice et maestro le prix Opus pour le concert de jazz de l'année en 2006, décerné par le Conseil québécois de la musique.

De nombreux commentateurs s'entendent sur ce fabuleux don qu'a la compositrice et arrangeure de savoir transposer les qualités intimistes d'un quartet chez un ensemble plus important, et la critique ne s'est pas gênée pour le souligner lors de la parution de *Treelines* et de *Habitat*, les enregistrements inauguraux du Christine Jensen Jazz Orchestra. On pourrait en dire autant à propos de *Transatlantic Conversations* (2015), recueil d'onze morceaux interprétés par une formation de taille moyenne (onze musiciens) codirigée par Jensen et la pianiste suédoise Maggi Olin, que la saxophoniste et sa sœur Ingrid

avaient côtoyée autrefois au sein du quintette méconnu Nordic Connect. Enregistrées à Malmö en Suède, les compositions de Jensen et Olin prolongent les explorations réalisées par le combo transatlantique, en évoquant l'héritage de Thelonious Monk, Charles Mingus et même, par moments, Duke Ellington, tout en y ajoutant des climats résolument nordiques.

Dans sa récente *Under The Influence Suite*, commandée en 2015 et exécutée sur scène comme sur disque par l'Orchestre national de jazz, Jensen met à contribution la voix suave et magnifique de l'auteure-compositrice-interprète Sienna Dahlen, réputée pour ses propres réalisations en leader et pour *Dream Cassette* (FamGroup, 2016), son excellent disque cosigné avec le saxophoniste Joel Miller (incidemment, le conjoint de Christine Jensen). La suite en cinq mouvements rend tour à tour hommage à Kenny Wheeler, Jan Jarczyk, John Coltrane, Lee Konitz et Wayne Shorter, que Christine Jensen considère comme ses maîtres. Il va sans dire que l'utilisation, nouvelle dans son œuvre, de la voix humaine de même que l'élargissement de sa palette sonore, auquel contribue notamment la guitare, montrent à quel point l'écriture

éminemment personnelle de Jensen s'est affranchie de ses multiples influences.

Dans un monde idéal, l'irrésistible travail de Christine Jensen comme saxophoniste, compositrice et chef d'orchestre lui aurait depuis des lustres valu une notoriété comparable à celle de certains contemporains masculins peut-être moins méritants, voire pas aussi talentueux, qui occupent néanmoins le devant de la scène. Gageons cependant que les honneurs et les accolades qu'elle ne cesse d'accumuler depuis une vingtaine d'années finiront par faire triompher dans son cas une nécessaire équité. ■

1. Jim Dupuis, « The Christine Jensen Interview », *learshot*, août 2007.

2. *Ibid.*

3. Journaliste non identifié, « Christine Jensen, jazzwoman », *McGill Reporter*, 21 juin 2017.

4. Steve Armour, « Christine Jensen : *Collage* », *All About Jazz*, 1^{er} avril 2001.

5. Jerry D'Souza, « Christine Jensen : *A Shorter Distance* », *All About Jazz*, 8 décembre 2002.

6. John Kelman, « Christine Jensen : *Look Left* », *All About Jazz*, 15 novembre 2006.

7. Rick Gibbs, « Christine Jensen on her Jazz Orchestra odyssey », *Island Jazz*, 6 mai 2009.